

Le gérant
Rabearivelo

Le numéro : 2 f. 50

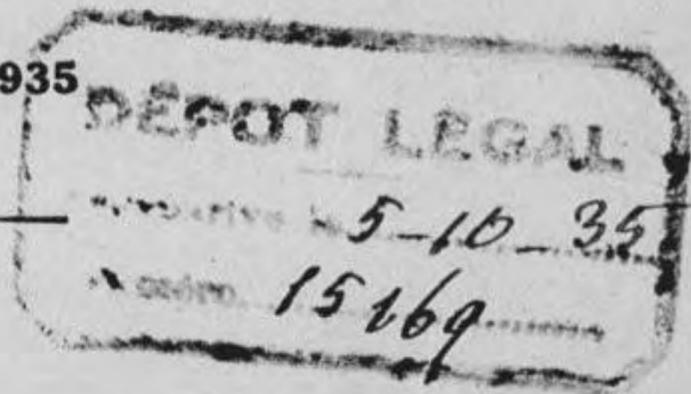
REVUE DES JEUNES

DE

MADAGASCAR

ORGANE MENSUEL D'INTELLECTUALISME

1^{er} Octobre 1935



SOMMAIRE

- A la Presse française et malgache Comité.
L'appel à la France Un Ami.
La Société moderne à Madagascar :
sa langue, ses mœurs et ses idées
Essai de critique sociale R. Rajemisa.
Le Secret de Ranavalona 1^{re}
Psychologie historique J. F. Rabemananjara.
Poèmes : Chanson funèbre H. Bonnemaïson.
Rêves. l. H. J. F. Rabemananjara.

LITTERATURE

La Revue des Jeunes chez J. J. Rabearivelo

Voir au verso le tarif d'abonnement.

1^{re} Année

N° 2

REVUE DES JEUNES

DE

MADAGASCAR

ORGANE MENSUEL D'INTELLECTUALISME

DIRECTEUR :

J. F. Rabemananjara
Anjohy — Tananarive

REDACTEUR EN CHEF :

R. Rajemisa

SECRÉTAIRE :

Z. Ramboa

ABONNEMENTS A LA REVUE :

Intérieur : Un an : 25 f. — Six mois : 14 f.

France et Colonies : Un an : 30 f. — Six mois : 15 f.

Adresser les correspondances à la Direction

Insérés ou non, les manuscrits ne sont pas rendus.

Abonnez-vous à la Revue

LA LETTRE A LA FRANCE

Pour toutes les lettres de sympathie, tous les vœux de prospérité et tous les souhaits de longue vie que, de toutes parts, ses nombreux lecteurs ont eu la bienveillance d'adresser à son premier numéro, la «Revue des Jeunes de Madagascar», au seuil de sa seconde publication, n'oublie pas de remercier tous et chacun.

Son comité de Direction et de Rédaction a été, d'une façon particulière, vivement touché de l'accueil de la Presse française et malgache qui, mue par un sentiment réel de confraternité littéraire n'a pas ménagé pour ce jeune confrère qui descend dans l'arène leurs félicitations et leurs encouragements.

LE COMITE.

L'APPEL A LA FRANCE

Il n'est peut-être pas d'usage pour une Revue — surtout lorsque dans un premier numéro elle s'est efforcée de se tracer clairement un programme — d'en donner un autre à sa seconde publication ; il en est cependant de quelques objectifs invariables comme des idées fixes dont on nourrit constamment sa pensée et dont on ne se lasse jamais de parler.

Telle est la raison de cet article qu'un ami, dans une lettre de félicitation, a bien voulu nous donner.

Son auteur est tellement bien entré dans nos vues que nous ne pouvions ne pas le reproduire ici pour répéter, compléter et éclairer au besoin ce que nous avons écrit naguère de notre but : mettre en relief la personnalité de la nation malgache, s'opposer à toute résorption intégrale étrangère, et ce faisant, ne pas entrer dans les pantalonnades de la politique.

Si lors de notre premier manifeste quelques lecteurs en paraissaient atteints jusqu'au scandale (on pourrait beaucoup gloser ici, mais la place nous manque), il en était d'autres, Dieu merci, pour qui il apporta un rayon lumineux ; nos études diverses philosophiques et sociales, on le verra bien, donneront raison aux uns ou aux autres ; mais déjà qu'on nous permette de dire que ceux qui nous imputent de faire de la politique en traitant cette question ignorent gravement qu'il existe des questions traitées en dehors du temps et de l'espace, et donc aussi de toute politique, — *sub specie aeterni* !

N. d. l. R.

En des temps où l'on déplore l'étiollement du génie malgache, ce nous est une fierté de saluer dans la *Revue des Jeunes* une étoile de brillant avenir, née dans notre ciel voilé. Météore éphémère ? Elle ne le sera pas, nous en nourrissons le ferme espoir. Mais astre de lumière et de vie : elle le sera ; d'ores et déjà, nous en avons acquis la certitude.

Astre de lumière, la *Revue des Jeunes* a exposé sous un jour révélateur les questions vitales qui obsèdent tous nos penseurs malgaches. Astre de vie, elle ressuscite de l'oubli les grandes figures des anciens temps, pour réveiller le génie national de son long assoupissement, si long à vrai dire que certains observateurs étrangers ont parlé de son extinction.

Le génie malgache éteint ? Non, encore, grâce à Dieu.

Mais toujours est-il que certains symptômes précurseurs de mort n'ont pas échappé à la clairvoyance des mieux avisés parmi les indigènes ; ils ont jeté le cri d'alarme. Et on a vu surgir de tous côtés une légion de patriotes, jurant de sauver du tombeau clos d'argile, où une à une toutes les coutumes traditionnelles disparaissent sans retour, celles qui font l'originalité foncière et la dignité de notre Race.

Dans cette légion décidée, qui fait surtout appel à l'enthousiasme juvénile, la *Revue nouvelle* a pris son rang.

Qu'elle le sache : sa voix a remué les adolescents au plus profond de leurs âmes ; elle a piqué leur attention ; surtout elle a trouvé le chemin de leurs cœurs.

Je ne dirai pas quel silence attentif a accueilli les pages suggestives sur les dangers qui menacent de près la langue ancestrale ; je ne dirai pas quels frémissements émus ont provoqués certains paragraphes évocateurs de l'article sur Rainilaiarivony.

Mue par l'amour le plus légitime et le plus éclairé, avec le cran que donne la certitude de travailler pour une cause juste et sacrée, la *Revue des Jeunes* a pris la parole, sans forfanterie comme sans platitude, avec tact comme avec loyauté intégrale.

Que d'autres, par désintéressement ou par pusillanimité, se renferment dans un mutisme dédaigneux ou apathique, *La Revue des Jeunes* n'est pas de leur parti ; elle ne se résigne pas à contempler à la manière d'un Baudha, la ruine où marche la nation. Perspicace, elle a mis à nu la racine même du mal ; virile, elle se met résolument en travers de la ruée aveugle vers le gouffre.

Car le gouffre est bien là, qui menace d'engloutir la nationalité malgache dans le désagrégement fatal, quoi qu'en veuillent croire certains optimistes béats, un peuple qui laisse sa langue dépérir, un peuple qui abdique en bloc tout son passé traditionnel, est un peuple frappé au point vital, un peuple sans avenir, un peuple prêt à s'éteindre.

Devant ce mal, « qui appelle de toute sa profondeur qu'on vienne le combler », quelles mesures nous conseille la sagesse ? Bien des Malgaches hélas ! parce qu'ils ont manqué de connaissances suffisantes, parce que leur intelligence était trop mal dégrossie pour distinguer le mirage de la réalité, se sont laissés dévergondner ; des démagogues artificieux et subtils, ayant beau jeu auprès de nos compatriotes naïfs, ont fait miroiter la révolte à leurs yeux comme le marche-pied indispensable pour conduire la nation malgache au faite du prestige . . . Leurre stupide, mais qui a causé des ravages profonds.



La Revue des Jeunes, de par sa foi catholique, reconnaît que le pouvoir établi est sanctionné par Dieu. Elle croit que la France de Charle-

magne et de Saint Louis, pays de chevaliers et d'apôtres, a rêvé d'implanter dans notre île son propre idéal. Le patriotisme qu'elle affiche au grand jour, est si loin du fanatisme qu'il incite à louer hautement le beau geste de la France, multipliant sur nos montagnes ces pépinières d'« hommes accomplis » qui s'appellent les écoles. Mais à cette même France, qui est animée de si bonnes intentions, elle dit aujourd'hui les yeux dans les yeux.

« Voulez-vous notre relèvement ? Votre noble ambition n'est-elle
« pas que les fils de Madagascar soient au niveau de vos propres fils ? . .
« On médite de nos jeunes gens, qui ne s'inquiètent même pas du sort
« de leur nation, immergés qu'ils sont dans des préoccupations de portée
« bien différente. Mais à quoi bon médire d'eux ? N'est-il pas cruel de
« rire des victimes ? Comment veut-on que des enfants, habitués à se
« restreindre dans l'horizon étroit de l'instruction primaire sachent dé-
« tacher leurs regards du terre-à-terre mesquin et ne puissent rien voir
« au delà de l'intérêt immédiat et palpable ? S'il n'est pas vrai que le
« désintéressement d'un homme se mesure à l'étendue de son savoir, il
« est hors de conteste que seules les vues larges inclinent aux gestes
« magnanimes. Et c'est un fait attesté par l'expérience des siècles que
« ceux qui n'ont qu'une teinture de science, ont toujours fait figure
« d'hommes à courte vue.

« Qu'il soit chimérique et même dangereux de vouloir pousser toute
« la postérité aux études supérieures, aucun esprit réfléchi ne songerait
« à la contester. Mais d'autre part, que l'existence d'une élite intellec-
« tuelle soit nécessaire pour se soucier de la destinée du pays, pour
« aiguiller la masse dans la voie du véritable progrès, pour représenter
« aux yeux du peuple la suprématie de la pensée : oseriez-vous en douter,
« vous, la promotrice des grandes idées qui ont changé la force du mon-
« de. ?

« Voulez-vous notre relèvement ? Avant tout, donnez-nous d'avoir
« un noyau d'élite, nourrie de connaissances solides et étendues, hantée
« d'idéal et capable de dévouement . . . On aura beau peinturlurer la
« façade ; les embellissements tout extérieurs pourront donner le change
« aux regards superficiels ; mais, si on ne met pas comme base du re-
« levement la formation mûre des esprits — tôt ou tard, comme la statue
« d'or aux pieds d'argile, tout croûlera, et ce sera le chaos et l'anarchie.

« Pourriez-vous croire la jeunesse malgache seule incapable d'en-
« volée ? Ah ! pourquoi ne le dirai-je pas ? Dès qu'on vante à nos élèves
« l'essor intellectuel des pays civilisés, tout de suite on voit la rougeur
« leur monter au front, et on entend un profond soupir s'exhaler de leur
« cœur . . . Ce qu'ils ne disent pas alors, mais ce que je devine derrière
« ces yeux de physionomie, c'est cette réflexion chargée d'amertume :
« Pourquoi les autres, et pas nous aussi ? . . . Que d'ailes brisées, que
« d'étoiles éteintes ! Vous qui, bien des fois dans l'histoire, avez pris
« la défense des causes malheureuses, voulez-vous notre relèvement ? Vou-
« lez-vous de notre jeunesse actuelle murée dans cet égoïsme rigide où
« s'étouffent les énergies vitales, faire avec l'aide de Dieu une jeunesse

« digne de son nom, éprise d'ambitions élevées et prête aux sacrifices ?
« Voulez-vous que notre génie national ne s'enlise pas dans l'utilitarisme
« grossier, où s'accomplit la déliquescence d'un peuple ? Voulez-vous
« enfin, insuffler dans l'âme de notre génération montante, le feu sacré
« de l'idéalisme, ouvrir dans notre pays une ère lumineuse où comme
« de droit, l'esprit domine la matière, pour entretenir la noblesse morale
« qui, après tout, constitue la vraie grandeur d'une Race ? . . .

« Eh ! bien, vous avez déjà entrepris des efforts généreux. Le
« christianisme a transformé le fond des âmes. Mais cela ne suffit plus.
« L'heure a sonné, semble-t-il, où vous nous ouvrirez plus larges les
« portes de la vraie culture humanitaire. . . ».

Puisse la *Revue des Jeunes* faire entendre sa voix !

UN AMI.

LA SOCIÉTÉ MODERNE A MADAGASCAR

sa langue, ses mœurs et ses idées

(suite)

Si précédemment nous avons dit que la langue est une des bases de tout édifice d'avenir, nous devons ajouter que rien autre cependant que les chefs-d'œuvre ne pourrait lui faire acquérir la perennité immortelle. Or, c'est plus qu'une constatation, c'est un résultat de l'étude comparée des histoires littéraires de tous les peuples, qu'aucune langue, ou presque, n'a produit de chefs-d'œuvre sans sortir de son domaine propre.

C'est à Homère que les Latins devaient Virgile ; c'est du Cygne de Mantoue que l'auteur de la Divine Comédie s'inspira en l'invoquant comme son génie tutélaire lorsqu'il pénétra dans les Enfers ; Bossuet, Fénelon, Racine, le Législateur du Parnasse et tous les grands écrivains français sous le Roi-Soleil puisèrent chez les Anciens les nouvelles forces qui secondèrent leur talent inné.

Pourquoi donc qu'auprès de ces grands classiques, foyer ardent, les écrivains malgaches n'iraient pas rallumer leurs œuvres ? c'est dans ces dyptiques éternels et suivis que maîtres et élèves se sont constamment reflétés.

Pour construire des chefs-d'œuvre littéraires, il est donc aux jeunes Malagches d'une importance capitale d'approfondir le français et de fréquenter le classicisme français.

Plus que la méthode expérimentale, c'est la méthode rationnelle qui témoigne en faveur de cette théorie. Quoique la langue hova doive à un mérite réel d'être devenue la langue nationale et universelle de Madagascar, elle est cependant bien inférieure au français, encore plus au grec et au latin : et tout le monde sait qu'il faut désespérer de traduire certaines œuvres françaises — je ne dis pas celles qui traitent des sciences ou analogues — mais même celles qui traitent de psychologie ou simplement de littérature.

Ici, semble-t-il, on ne trouvera que trop naturel, — la souveraineté linguistique n'ayant jamais eu raison des objections — le parallélisme entre le français et le malgache, sujet que l'auteur ne pourra se flatter d'avoir abordé avec succès ni surtout avec compétence, mais que l'exigence de son étude l'a conduit à traiter.

La langue malgache, assez pauvre en beaucoup d'endroits, est pourvue, si nous pouvons ainsi parler, d'un grand don poétique. Faut-il lui reconnaître d'abord sa supériorité évidente sur la langue française — pour ce qui est de la construction — par l'usage assez restreint, il est vrai, de l'inversion qui donne à toutes les langues qui l'ont une foule d'avantages inappréciables ?

Les trois formes de verbe, surtout la relative, permettent de réaliser de véritables tournois dans les écrits, surtout genres « poésie et éloquence » où le lecteur, sans que la structure artificielle de la phrase l'arrête ou obscurcisse sa compréhension, suit de l'oreille, en même temps que de l'imagination, toutes les parties des propositions que l'inversion met en relief, efface, oppose, rassemble, suspend ou tranche tour à tour.

Ensuite, alors que le Français — en dépit de grands effets harmonieux obtenus, croyons-nous, par les grands lyriques des XVII^e et XIX^e siècle à force de choisir et d'arranger les mots — manque presque totalement d'harmonie dans son génie, le Malgache l'accable ici encore par son harmonie notoire, laquelle on pourrait ramener à deux points : à ses syllabes sinon toujours sonores, du moins toujours coulantes, et à sa prosodie, qui, faute d'avoir été mise en système dans le temps, ne laisse pas d'être assez distincte et de prévaloir sans conteste à la quantité douteuse et à la valeur indéterminée du français.

Trouvera-t-on trop forcé le rapprochement de cette prosodie embryonnaire avec celle des Latins ? il n'est pas moins surprenant toutefois que, tout comme dans la langue d'Horace et de Virgile, le vers malgache soit une suite continuelle d'anapestes, de dactyles, de spondées et d'iambes.

Je ne parle pas du vers malgache d'aujourd'hui qui, ayant évolué dans le sens de l'occidental, s'est mis à compter les pieds et à marquer la fin d'un vers par le coup de cloche qui en appelle un autre dans la rime suivante ; on a assez remarqué que c'est pour compenser une prosodie pas tout à fait avantageuse pour l'harmonie que l'occidental s'est ingénié dans ces formes, dont le grand défaut — il est vrai que les grands poètes français s'en sont servis comme d'une qualité supérieure — est et sera toujours d'asservir le poète à une règle stricte et presque stupide.

Voyons plutôt les vers anciens, les populaires, je veux dire ces « hainteny » que tous savent encore par cœur jusqu'ici parce que l'on dirait que, suivant le rythme éternel des saisons qui verdissent les coteaux et fleurissent les vallons, qui font rouler les tonnerres du haut d'Ankaratra et fluer l'eau dans sa berge de sable doré, ils semblent à jamais s'attacher à la vie du Malgache :

« *Midona ny orana any Ankaratra,
Vaky tsipelana ny eny Anjafy
tomany tomany zana-boromanga,
mihomehy lilay tsy mataho-tody.* » (1)

Comme ces vers sont coulants ! Malgré qu'ils soient sans rime et sans nombre fixe de syllabes, arrivât — on à les décomposer qu'on y trouverait encore, suivant l'heureuse expression d'Horace, « les membres disjoints d'un poète », alors que le Français mutilé de la même façon donnerait encore « de l'excellente prose ».

Pour achever, croyons-nous, de donner à notre langue maternelle tous les caractères poétiques que les œuvres littéraires de partout et de toujours ont révélés, il est temps de ne plus, nous arrêter à l'harmonie qui, bien que variée à l'infini, ressort toujours du domaine de la construction extérieure du vers, mais d'étudier la richesse incomparable de cette langue et sa facilité indéniable dans les hardiesses prodigieuses à créer, à assembler des images tout à fait orientales.

Le champ ici serait trop vaste, et nous n'abuserons point de la patience de nos lecteurs qui pourront trouver, ailleurs que dans cette étude succincte de notre langue, l'admirable floraison de son folklore. Ici, ce sont des phrases frappées en sentence ; là, des accumulations de mots synonymes ; ailleurs, ce sera la luxuriante végétation d'images ordinairement prises dans la nature ou observées dans les faits les plus insignifiants de la vie ; parfois, c'est l'étourdissement donné par les trilles argentins des arpeges de syllabes courtes qui tombent en cascade ; plus rarement, le ralentissement spondaïque d'un mot long ou d'une seule expression peignant à la fois à l'oreille et à la faculté délicate de l'imagination et le son et l'idée, l'image mentale.

D'une seule expression, par exemple, combinant plusieurs mots et renfermant plusieurs images, le Malgache indiquera par « le soleil perpendiculaire au faitage de la case » l'instant du midi ; par « la marmite dont la bouche se couvre d'ombre », l'heure du crépuscule où l'on ne distingue plus le fil blanc du fil noir.

Arrêtons ici ce petit essai qui, ayant été à bien des reprises et de main de maître traité par des écrivains (1) les plus autorisés, nous semble superflu pour le sujet qui nous occupe, après les nombreuses raisons qui ont valu à notre belle langue d'être parmi les plus poétiques et cherchons maintenant ce qui constitue la richesse du français.

En établissant la supériorité du Malgache sur le Français quant à l'harmonie, à l'inversion, aux tours de pensée, nous ne voudrions

Il gronde, l'orage, dans l'Ankaratra,
elle se fend, la fleur du tsipelana, à Anjafy
il pleure, il pleure, le petit de l'oiseau bleu,
il rit entre les dents, celui qui ne craint pas le châtement.

Tsipelana : orchidée qui fleurit à la fin de la saison sèche, et annonce l'approche des pluies ...

guère méconnaître les avantages de ce dernier. Tant s'en faut ! Si nous avons imputé notre inaptitude générale à produire des œuvres assurées d'être jugées comme chefs-d'œuvre par les générations à venir, à défaut d'une formation classique, c'est que, si belle que soit notre langue, le Français possède des qualités plus générales et plus génératrices, pour ainsi dire, de chefs-d'œuvre. Il ne faut donc point nous arrêter au stade primitif de la poésie ou de l'éloquence, ni nous figer dans le génie de notre langue.

En effet, la poésie qui précède la prose dans toute histoire littéraire n'est que la première phase d'évolution de la littérature d'une langue. Pour le mieux faire comprendre, qu'on nous permette encore de remarquer (ce qui ne pourra manquer d'intérêt, la science des rapports n'a jamais dérouté notre intelligence, que c'est dans les mêmes conditions où s'effectue le développement du langage de l'enfant que se fait aussi celui de la langue d'une société.

L'enfant regarde de ses deux yeux grands ouverts, puis il entend autour de lui des mots qui viennent rencontrer en son âme une pensée qui s'éveille. Alors, il se met aussi à articuler des mots, d'abord avec grand'peine, puis, à mesure que sa langue se délie, avec une facilité étonnante.

Un spectacle émouvant, le choc d'une impression profonde lui viennent-ils ? voilà tout de suite déclenchés en lui les torrents de sentiments : il est devenu petit poète dans son âme et dans sa parole.

C'est le premier stade de l'évolution du langage humain et, croyons-nous, de la langue sociale aussi : l'expérience n'a-t-elle pas toujours justifié que partout les accents poétiques ont retenti les premiers avant la prose ?

Ce stade primitif ne répond encore il est vrai qu'à l'éveil des sens intellectuels qui chez l'enfant précèdent la raison. Il regarde, observe, sème mille « pourquoi » sur son passage, puis il s'exalte jusqu'à l'enthousiasme ou s'attendrit jusqu'aux larmes, mais il n'a pas encore appris à raisonner. L'âge venu, il se sent apte à cette ascension vers la lumière et il aspire à clarifier ses idées et à ordonner ses sentiments par l'instruction.

Un bref regard rétrospectif sur l'historique de notre société, semble-t-il, va nous faire découvrir ici assez nettement une marche à peu près analogue à ces diverses phases psychologiques de l'enfant. A celui qui suit avec patience et réflexion les divers changements successifs de notre nation, depuis son existence sur cette terre malgache, trois âges littéraires n'auront point échappé, correspondant chacun à une évolution de forme politique.

Nous renvoyons spécialement le lecteur à l'Étude psychologique et littéraire du R. P. Nicol, s.-j. parue dans les « Études » du 5 Novembre 1934.

La première s'étend depuis les premiers siècles de son existence jusqu'à l'avènement d'Andrianampoinimerina. Nous voyons les Hovas au XVI^e siècle, à l'heure où leur reine Rafohy (1527) réside en un petit bourg perdu de l'Imérina, Imerimanjaka, commencer péniblement à se constituer comme nation.

Certes, cette figure royale n'est pas la première de la lignée ; mais premier anneau remarquable d'une longue chaîne de rois dont l'histoire, et pas même la légende, ne nous a pas rapporté les noms, il lui revient croyons-nous, d'avoir établi l'autonomie des Hovas, lesquels, comme on sait, n'ayant pu s'installer sur les côtes où vivaient d'autres tribus autochtones, se réfugièrent au centre de l'île où ils avaient à soutenir de nombreuses guerres contre les peuplades voisines.

Trois longs siècles se passaient ainsi, pénibles pour les Hovas, durant lesquels ils pourvoyaient à leur existence physique et guerroyaient sans relâche contre tous leurs voisins. L'absence totale des écrits de cette époque ne nous permet pas de fixer quoi que ce soit sur les divers âges qu'elle aurait pu contenir ; ce que nous pourrions affirmer sous l'estampille du bon sens, c'est que durant ces siècles de trouble continu où l'Imérina s'efforçait de s'unifier, « mamory an'imerina » la langue malgache n'a pu que prendre corps, se fortifier, observer, se poser mille questions sur ceci et cela sans avoir pu trouver encore de réponses.

La seconde époque commence à l'avènement d'Andrianampoinimerina (1789-1810). Le regrettable état du gouvernement de l'Imérina que se déchiraient entre eux un grand nombre de roitelets faisait enfin aspirer tous à une unification prochaine ; il ne pouvait durer indéfiniment : aux environs de 1789, le prince Andrianampoinimerina fait son avènement.

On connaît ce grand souverain dont la mémoire est respectée et saluée même par les étrangers et nous donne le plus de fierté, parce que, fin politique, grand conquérant, admirable réformateur et organisateur, il a su complètement unifier sous l'autorité d'un pouvoir central toutes les tribus hovas et celles de nombreuses races de l'île.

Sans conteste, un tel règne exerce avec la sagesse d'un Salomon et ordonné par la législation d'un Solon a bien mérité de voir l'éveil de la pensée malgache ; point n'est besoin d'une souche profonde d'érudition pour savoir qu'à cette époque la littérature proprement malgache a atteint son apogée : au son traînant de la conque marine appelant aux « Kabary », au doux spectacle de la nature auquel la face souriante de la paix invitait alors s'opérait l'éveil des sens intellectuels malgaches.

Depuis Andrianampoinimerina jusqu'à l'occupation française, cette pensée malgache n'a fait que fleurir, et, à la fin du siècle dernier, on sait le fruit des « tâches ardues » des missionnaires catholiques, surtout le R. P. Callet, qui, de village en village, transcrivait sous la dictée des vieillards ce qui restait de la littérature de cette époque : poésie, dictons et « Kabary » que tous reconnaissent unanimement constituer un véritable trésor.

Telle est, croyons-nous, dans ses grandes lignes, l'histoire des évolutions de notre langue durant ce qu'on nous permettra d'appeler successivement : l'âge héroïque (depuis Rahozy jusqu'à Andrianampoinimerina), l'âge d'or (depuis Andrianampoinimerina jusqu'à Ranavalona III).

En 1896, en effet, commence la troisième époque de l'histoire de notre société à laquelle correspondrait pour sa langue l'âge franco-malgache. Il ne fait de doute pour personne que depuis cette date, la prépondérance nationale perdue, la suprématie intellectuelle du malgache le fut aussi et contracta, du fait de l'annexion, une alliance intime avec le génie français.

Sous prétexte d'un nationalisme mal compris et morbide, à ne considérer que les évolutions de notre langue, irons-nous pleurer sur la nouvelle destinée de notre île ? Nous ne le croyons pas ! Si l'on a bien compris le parallélisme que nous mettions entre le langage de l'enfant et la langue d'une société, on ne pourra s'empêcher d'apprécier l'immense avantage de notre langue qui, à l'éveil de sa pensée, de ses sens intellectuels, au seuil du raisonnement, prend contact intime avec celle dont la qualité incontestée, le génie remarquable, est sa construction on ne peut plus logique et sa clarté lumineuse : « le signe suprême du génie français est la clarté »

De tout ceci que faut-il que nous prenions comme leçon ? celle-ci : de Profiter du contact des deux langues pour former la nôtre. Apprenons le français pour nous en imprégner ; dégageons nos écrits des rêveries brumeuses « des terres cimmériennes » et de ce réseau des mirages surchauffés de l'Orient ; comprenons dans le classicisme français — ou plus simplement dans le français — « le juste équilibre harmonieux entre le cœur et l'esprit, l'instinct et le raisonnement », le savoir et le goût.

C'est là, croyons-le, l'humanisme nouveau qui dégagera les qualités natives de notre langue de la gangue grossière qui jusqu'ici l'a enveloppée.

Nous pourrions, à la rigueur, arrêter ici cette petite étude sur notre langue ; d'aucuns cependant nous en voudraient peut-être de nous être placé trop au point de vue théorique et nous demanderaient quelle méthode préconiser pour cette formation. Nous n'en connaissons que deux, disons-le tout de suite ; écarter l'esprit de routine et approfondir la connaissance du français.

Nous entendons par routine ce confinement de nos auteurs malgaches d'aujourd'hui — surtout nos feuilletonnistes — Dans cette sorte de fierté plébéienne qui les pousse à ne reconnaître à la littérature que les deux valeurs : la douleur et l'amour.

Saturant les lecteurs de romans et de nouvelles à thèmes rebatus, à ingrédients connus d'avance, de poèmes toujours passionnés, parfois déraisonnant, certains dégoûteraient au sens propre du terme par le manque total de psychologie, dans leur fadeur continue et leur rengaine

monotone, n'était la grande et vraie pitié dont on se prend en les lisant pour le bas étage de leur formation. Oui, écartons la routine fastidieuse, cet instinct qui confine à l'indifférence, à la mort progressive des faits psychologiques d'attention, d'observation et surtout d'acquisition nouvelle

Approfondissons aussi notre connaissance du français. Quand nous disons cela, qu'on sache que l'initiation à tous les grands auteurs français n'est pas une condition indispensable de notre formation. Ce qu'on nous demande, c'est seulement la connaissance de l'antique classicisme méditerranéen, aïeul de la culture française et classique.

Nous avons clos l'étude sur la langue de notre société ; terminons ce petit essai sur cette belle réflexion de Fichte qui a enseigné « que l'essence du moi est d'avoir conscience de lui-même et que chaque opposition qu'il rencontre augmente son énergie ».

Que notre belle langue malgache, croyons-le, s'oppose à la langue française, se forme par elle, elle n'en sera que plus claire. Certes, il ne faut point perdre de vue qu'il lui faudra toujours protéger sa qualité native, ne pas laisser altérer son harmonie, ne pas répudier ses propres genres et méthodes (sentences et proverbes), mais son génie saura démêler dans les productions françaises et ce qu'elle doit rejeter et ce qu'elle peut assimiler avec quelque profit.

(à suivre)

R. RAJEMISA.

LE SECRET DE RANAVALONA Ire

«O»

Ce qui a caractérisé, en grande partie, le règne de Ranavalona Ire (1828-1861) c'est la méfiance et l'hostilité manifestées par cette reine contre tout ce qui était européen.

G. MONDAIN.

Inhumaine. Cruelle. Sanguinaire.

Trois fleurs d'atroce éclat, et d'éternelle rougeur dont la complaisance des historiens orne sa vie, son règne, ses actes. Ranavalona, elle fut. Son nom s'écoule des lèvres comme une réplique de haine et de vengeance, un vallonnement sinueux de flots pourpres, un zigzag zébré de sang, un déroulement de mystère païen, et d'évocation sombre, qui forment autour de sa mémoire des volutes de gestes barbares, des vagues de souvenirs féroces, une vaste étendue liquide où près de deux cents mille victimes ont apporté le tribut de leur vie et déversé l'innocence parfois splendide de leurs jours.

Ranavalomanjaka ! Avant même que l'écho de ce nom au rythme nouveau, que sa sonorité enlaçante s'enroulât aux attentions de la foule, avant même que la pierre sacrée d'Andohalo lui conferât son efficacité sacramentelle, avant qu'il fût proclamé désormais aux Ambanilanitra comme la suprême incarnation des volontés divines et ancestrales, comme la royale expression des vertus conquérantes et souveraines des fondateurs de la grandeur nationale, ces sept syllabes cimentèrent leur alliance dans un massacre sans pitié.

Tout ce qui assombrissait la nouvelle lune dut s'anéantir dans les ténèbres. Il fallut un ciel vide et magnifique. Un horizon déblayé. L'ascension jusqu'au zénith se ferait sans entraves. Elle garderait de l'aube au déclin ses vives lueurs d'incendie, ses illuminations sanglantes.

Alors mis à mort les beaux princes du sang royal : leur présence aurait pu ménager des surprises fatales, la brusque culbute du trône au tombeau. Ecartés. Exécutés tous les compétiteurs gênants.

Le seul crime que ne souffrit pas l'avènement de Ranavalona, c'est d'appartenir à sa famille à elle, c'est de compter parmi ses ascendants à soi des proches parents de la souveraine.

Elle ne supporte pas d'ombrage, cette princesse dont le règne est pourtant caractérisé par un âpre attachement aux ténèbres païennes . . .

Superstitieuse par toute la moëlle de son être, elle porte en elle la superstition de tout, de la vie, de la grandeur, du trône. Elle envisage le pouvoir sous l'aspect de la terreur ; car la terreur escorte toute notion de grandeur chez les païens. Ramavo, elle-même, fille de Rabodonandriantompo, veut monter. De vagues silhouettes esquissent des gestes d'empêchement. Des ombres ennemies rôdent. Dans le désarroi du deuil royal causé par la mort de Radama, on trame.

Pour atteindre le sommet, Ranavalona tuera. Car le meurtre, l'assassinat impitoyable engendre l'acte préparatoire et efficace qui réalise le plein épanouissement de l'ambition. C'est là suppression qui annonce évolution.

D'ailleurs, Radama, son époux défunt, n'offre-t-il pas un exemple frappant ! Ranavalona, comme toutes les natures passionnées, possède une mémoire cruellement fidèle : elle n'oublie pas que le règne glorieux de Radama s'ouvrit par une série de violences barbares.

Parmi tant d'infortunés, Ravalosaha, son oncle à elle, a bien subi un sort misérable à l'avènement du fils d'Andrianampoinimerina ! Pourquoi en serait-il autrement à l'entrée en scène de la nièce ? Des têtes humaines lui serviront de cothurnes. Elle haussera ainsi sa moyenne taille jusqu'à la faite de la gloire. Elle enjambrera, superbe et sans frisson, des cadavres comme des degrés de vil escalier royal ou d'ascenseur.

Et quels cadavres ! Ceux des siens. Ranavalona se reconnaît la triste vocation de ces destins terribles dont la mission est de torturer, de faire périr : leur succès n'éclate mieux que dans la perte des autres, souvent de leurs propres parents. L'ambition stérilise ainsi les sentiments qu'elle bouche le cœur. Au juste, est-ce bien cœur qu'il faut dire ? Pour certains êtres, « que vaut le lieu du sang ! » Chacun de courir sa chance. Voilà pourquoi on est inhumain, cruel et sanguinaire

Or c'est là le postulat dont Ranavalona fait les assises de sa puissance. Elle pose ainsi la première pierre du singulier édifice de ses rêves. Elle érige la colonne principale qui soutient jusqu'au bout son implacable grandeur.

La seconde n'est pas moins sévère ni moins solide : qu'on me haïsse pourvu qu'on me craigne ! Semer la terreur dans des cœurs désamparés, maintenir les esprits dans des transes perpétuelles, faire connaître à tous qu'un imperceptible signe de son petit doigt peut engendrer la mort la plus foudroyante, serrer haletante, étouffer même dans les étaux de son autorité toute une nation de plusieurs milliers d'âmes, broyer des vies humaines simplement comme des paddy dans un mortier, écouter sur le balcon de son palais la montée jusqu'aux nues des grandioses hourrah d'un peuple qu'enthousiasme sa propre servitude,

quelle marque absolue de puissance ! Ranavalona s'en délecte : l'ivresse qu'elle en tire lui fait parfois oublier son veuvage, et atténue le chagrin d'avoir perdu un époux tendrement chéri

On comprend que, remplie de pareils sentiments, Sa Majesté se croit au-dessus d'une simple mortelle. Parce qu'elle se sent divine, elle se fait terrible et cruelle - pour l'esprit païen la grandeur se mesure avec la crainte ou l'effroi qu'on inspire ; et le principal attribut de la divinité ressort de l'idée d'une réalité redoutable. Issue, croit-elle, d'un sang divin, Ranavalona n'a qu'une conviction, ne peut en posséder d'autres : celle de dominer par la foudre et la menace. Et si elle avait pu écrire, elle aussi, son « Mein Kampf » on aurait constaté que de cette seule conviction, elle puisa d'abord sa nourriture morale et la source de sa vie de souveraine féroce.

Cette erreur de conception dont tout païen entoure la vraie notion de l'autorité a dû travailler, dès l'enfance, l'esprit de cette créature plus païenne que n'importe quel être humain. Ce dut être sa foi première, cette foi transformée en une banalité tellement profonde qu'elle devient le normatif inconscient de la conscience et le motif incontrôlable qui détermine les actes de la vie

Il est aisé alors d'élucider le mystère profond de Ranavalona à la lumière de ce phare intérieur. L'opprobre qui pèse sur sa mémoire, les termes sanglants que l'Histoire lui consacre, l'auréole de pitié douloureuse dont l'attendrissement des siècles couronne le souvenir et le regret de ses victimes attestant la sincérité de cette âme envers elle même, la fidélité à cette foi, élue sienne. C'est là aussi le poignant aveu qui sort de la profondeur même de cette vie étrange.

A pénétrer son secret, on subit de singulières attractions et de troublantes répulsions. La qualité admirable de Ranavalona échappe à première vue. Sa fériorité écarte toute sympathie : l'analyse de ses actes provoque un geste immédiat d'anathème ; on ne se défend pas d'un premier mouvement qui condamne en bloc.

Mais peu à peu, on se ressaisit. On l'excuse presque. A force de se confronter avec elle on découvre chez Ranavalona un beau filon d'or à travers l'épaisse couche des scories païennes. Sans oser absoudre, on accorde une indulgence tacite. Partielle, il est vrai, mais qui révèle, à sa façon, la joie qu'on ressentirait, s'il était permis de « remettre » davantage.

« Plusieurs des historiens européens, écrit de cette souveraine M. Chapus, l'ont qualifiée de monstre à face humaine . . . de Caligula femelle. C'est une erreur, conclut le distingué historien. Ranavalona fut une femme de son temps, ni plus moins barbare que le reste de ses sujets. »

Peut-être est-ce par trop absolutaire ! Pourtant, une chose est réelle : plus on saisit l'âme de Ranavalona, moins on évite sinon de

l'aimer, au moins de l'admirer. Il y a, chez cette femme quelque chose de farouchement fascinant. Une sorte de beauté mâle. De virile énergie. De splendide grandeur qui subjugué. C'est que dans toute son œuvre, cet être fait preuve d'une valeur absolue, magnifique celle-là, cachée sous un tumulte de valeurs relatives. Celles-ci, comme toujours et partout, naissent de l'influence ou du concours de plusieurs éléments combinés, de la détermination plus ou moins imprévue de l'esprit humain : elles sont soumises à la force des circonstances, obéissent à l'évolution du temps et aux variations des jugements.

Phénomènes de surface, immergeant sous leurs flots accidentels et mouvants, l'immuable et profonde réalité du noumène psychologique, ces valeurs relatives peuvent se trouver attaquées, dégradées au point que sous leur amas confus la valeur absolue se rouille, « s'estompe, s'obscurcisse, disparaisse : C'est là une sorte d'occupation. »

Cette dernière éventualité s'est réalisée à la lettre dans le cas de Ranavalona. Ses soi-disant historiens ont rivalisé de zèle pour étaler amplement dans leurs détails la variété des « courants relatifs » qui étaient tellement puissants chez la farouche Reine, que leurs remous turbulents ont pu charrier, semble-t-il, sa propre valeur absolue.

Pour bon nombre, Ranavalona n'est que la barbare hérétique, perpétuant à travers les âges le geste de ceux qui, entre l'Orient et l'Occident ont creusé un schisme irréductible, féroce. Ranavalona, pour certaines oreilles fines, ne répond qu'à trois échos : Ranavalona l'inhumaine, Ranavalona la cruelle, Ranavalona la sanguinaire ! Je ne prétends à aucun titre pour tenter la réhabilitation d'une princesse dont le règne est trop fameux. Mais faut-il toujours déplorer, en histoire, cette règle que les excès des grands soient peints avec excès !

Sans fermer les yeux sur les mesures violentes qui ont chargé son nom d'éternels reproches, il faut reconnaître à Ranavalona sa valeur absolue. Sa qualité propre. Sa personnelle distinction. Cette dignité, siennne avant tout, la place avec éclat au dessus des autres reines : pas une seule n'est parvenue à trôner dans le climat de magnificence où pendant trente trois ans rayonne la ténébreuse personnalité de la Sémiramis malgache. Son règne n'éblouit pas moins que ceux de ses deux prédécesseurs : il s'en faut même ; car transcendante, ou plutôt immanente à toutes les bagarres que peut susciter le seul vocable de cette reine, Ranavalophile et Ranavalophobe sont obligés d'exalter dans cette âme une force propulsive, toujours active qui porte un caractère d'universelle grandeur et d'éternelle portée : son patriotisme vigoureux, de spéciale envergure, capable de transporter une montagne, si miracle était nécessaire.

Sa faute, c'est d'avoir seulement introduit dans la beauté de ce noble sentiment l'exigeance redoutable que nous avons attribuée à « sa foi première » et qui, dans le cas, transforme et dénature tout : fidèlement attachée à la logique païenne, au « canon » particulier qui traite de la grandeur, Ranavalona ne peut pas concevoir que la puissance de

son patriotisme ne se manifeste par la terreur oppressive, ne soit chargée en elle-même d'une valeur supérieure qui, impitoyable, rabaisse et écrase.

Nous l'avons montré, la fille de Rabodonandriantombo ne croit jamais réussir assez, sans que son propre succès ne porte préjudice à autrui, n'entraîne la chute des autres. Par suite, le triomphe de ce dont elle est profondément convaincue être le vrai patriotisme ne s'accomplira que dans la déroute totale de ce que, d'autre part, elle regarde comme un obstacle empêchant l'épanouissement parfait de cette grande idée.

Au fond, le bizarre patriotisme mis en mouvement par Ranavalona est l'éclosion avant terme d'un racisme hitlérien : barbare tout ce qui ne descend pas de la race aryenne ; ennemi tout ce qui n'est pas Malgache. Les deux versets s'équivalent : ils résultent d'une raison psychologique identique. Ils ne se différencient que dans l'application du programme, et par la méthodologie politique.

Pour Ranavalona, rien de plus précis. La note païenne ne perd jamais son harmonie désordonnée, diésée et transposée en mineure par l'élan brutal et brisé de la cruauté

Mais orchestrer délibérément tout le règne de la grande souveraine sur un seul motif, enregistrer tous ses actes pour composer uniquement de barbares chansons de geste, c'est s'exposer à ne rien comprendre de l'âme riche et profonde qu'est la sienne. Certes sa vie a été du commencement jusqu'à la fin un long et trépidant combat ; elle mérite qu'on lui consacre une sauvage symphonie héroïque, à la Wagner, où éclateraient en orage les accords de son tempérament fougueux.

Pourtant, derrière les actes apparemment inhumains, sous les voiles des violences, dessus les surcauts de terreur qui jalonnent cette longue période de Ranavalona, il faut savoir rechercher les noyaux intimes qui donnent la clé de l'énigme. Dans les actions humaines, il existe toujours un mobile principal qui les cause, les commande, les unit et leur prête un sens

Pour notre cas, l'équation se pose très simplement. Or poser c'est déjà résoudre.

Il s'agit donc de trouver le diviseur commun applicable à tous les problèmes de Ranavalona. A moins de limiter le récit d'un tel règne à la stricte nomenclature des faits, d'arranger et de mêler les dates pour la commodité des démonstrations, on est bien obligé de découvrir le facteur déterminant des actes, le principe coordonnateur qui leur confère vie, valeur et synthèse

Déterminer les fonctions du moteur intérieur qui appose et juxtapose, selon les jeux de quel ressort, les événements rigoureux qui illustrent les pages historiques de Ranavalona, tel le but que nous poursuivons dans cette étude. Sans parti pris comme sans fanatisme, nous

voulons ravir le flambeau qui éclaire d'un jet trouble les beautés incohérentes de cette âme.

Les réunir, en faire un faisceau mystérieux sous le titre d'un « secret » dont la découverte replace l'héroïne dans son vrai cadre, jette un jour nouveau sur le rôle qu'elle a joué. Ranavalona se détachera ainsi, elle-même, pure et totale, dépouillée des ténèbres où elle a confié son mystère. Car dans ce genre d'exercice, nous ne suivons aucune règle historique ; la raison en est bien simple : nous ne prétendons à aucun rôle d'historien. Mais nous avons adopté — soit expliqué une fois pour toutes — une méthode à laquelle nous espérons rester fidèle : c'est le souci de découvrir le mobile humain des actes, la nature de l'esprit énergique qui les a conçus et en dirige l'exécution, c'est l'inquiétude sympathique de comprendre l'être supérieur, intelligent et équilibré qui a, d'une certaine façon, engendré ces enfants accusateurs que sont les événements. Nous accordons bien aux données politiques, aux problèmes des réformes et aux statistiques des conquêtes l'importance qu'ils méritent dans un règne comme celui-là. Mais nous ne saurions jamais oublier que les choses du monde ne passionnent autant que sous le rapport de l'âme. « Il y a un plan visible et un plan invisible ; des choses essentielles qui s'accomplissent dans l'univers, une fraction à peine se passe sur le premier.

Cette conception des choses explique, en passant, pourquoi la Revue des Jeunes arbore fièrement la primauté du spirituel dans ses diverses positions.

Appliquée à cette sombre créature, comme apparaît Ranavalona, cette méthode, nous aimons le croire, révélera l'originalité de son âme, aidera à interpréter les jeux étranges de ses gestes multiples. L'on sera à même de toucher dans leur concrète réalité les raisons cachées de la singulière attitude, adoptée et observée jusqu'à la fin, comme avec une sévérité de conscience, par la Souveraine. Elle en fait le caractère spécifique de son règne

II

Ce n'est ni plus ni moins qu'une défense agressive, une lutte farouche, implacable, un piétinement sur place et furieux contre tout ce qui ne porte pas en soi le signe essentiel et originel du Malgache. Chaque génération montante croît dans un esprit de restauration qui recherche plus ou moins à améliorer les régimes précédents pour adopter un nouveau plan d'attaque.

Radama vivait d'idées larges. Il refusait rarement. Il acceptait presque toujours toutes les mesures capables d'affranchir ses sujets de ces vues courtes et bornées, inhérentes aux insulaires. Ranavalona s'enfonce dans un cercle fermé : aucun autre que le Malgache n'est autorisé à franchir la limite. L'heure de la réaction ne sonne pas encore ; mais la résistance, en dépit de quelques vaines concessions, l'annonce et la prépare.

Finalement, la logique païenne l'emporte ; et la foi, sa foi première dont il a été parlé, exige une fois de plus des preuves de sincérité. Qu' est-ce alors ? De l'action. Mais action ici signifie réaction. Aussi la fougueuse païenne, née sous le zodiaque de la haine, et sous la canicule tropicale, choisit-elle l'antithèse du défi : défier pour mieux s'opposer. Aussi se fait-elle inhumaine, cruelle, sanguinaire . . .

La position de Ranavalona se base sur cet âpre système d'opposition. Elle proclame avec pompe sa fidélité aux ordres établis par ses prédécesseurs. Mais elle s'y soustrait par les forces instinctives, inconscientes qui forment l'essence de son individualité. « Je ne changerai pas, s'écrie-t-elle, lors de son discours d'intrônisation, ce que Radama et mes ancêtres ont fait ; mais j'ajouterai à ce qu'ils ont fait . . . »

Le programme est tracé : il est net. D'une part se révèle un attachement fanatique au passé, un traditionalisme intransigeant où les idées et les coutumes ancestrales se chargent par elles-mêmes d'une valeur divine, immuable et intouchable. Aussitôt s'impose logique, tyrannique et absolu le culte idolâtrique des traditions locales, le respect superstitieux et actif des éléments constitutifs qui donnent à une nation sa singularité unique et irremplaçable . . .

D'autre part, sur cette surface statique et passive, surgit comme une conséquence fatale, un lys noir jailli des entrailles de l'humus païen, la nécessité d'un dynamisme racial, positif et militant. Il condamne comme une erreur, un sacrilège la trop grande insouciance que Radama montrait à l'égard des influences étrangères, la joie que le prince manifestait à dépouiller son peuple du lamba et des traditions nationales, l'empressement que le roi portait de poser les assises du royaume sur des modes européennes. Le triomphe de l'europanisme que le souverain défunt souhaitait se réaliser à Madagascar équivaut pour Ranavalona et ses partisans à une sorte d'abdication nationale. Leur premier acte, c'est de supprimer ce germe de lâcheté : en faire amende honorable au génie national offensé.

L'idée d'une évolution de la race par l'efficacité d'une civilisation étrangère leur apparaît sous un faux jour de farce et de supercherie.

Ce leur est une bonne turlupinade par laquelle on cherche plus facilement à les tricher. La civilisation européenne leur offre un sens unique, son côté négatif : Ranavalona et son gouvernement n'y voient qu'un facteur dangereux dont la conséquence immédiate ruine et dissout toute spécificité nationale.

C'est avant tout un phénomène destructeur. Son rôle consiste à éclipser les vertus primitives, à bousculer sur une pente inclinée et mortelle la civilisation inaugurée et vécue par les aïeux, à précipiter dans l'oubli, la désuétude, l'indifférence et même dans le dédain la forme de vie proprement malgache....

Une conséquence plus grave, celle que ne peut jamais tolérer la susceptibilité superstitieuse de Ranavalona, c'est que la prétendue renaissance

ne s'en tient guère à la surface. Plus qu'à la réussite extérieure, elle vise à une renouveau totale et intime. Ce qu'elle recherche et poursuit, à travers la claudication de ses démarches plus ou moins accusées, le but obstiné et tendu de ses promoteurs, c'est une conversion profonde de l'être malgache dans toutes ses activités et sur tous les domaines.

Conversion morale et religieuse, conversion politique et sociale, conversion intellectuelle et littéraire : Ranavalona exerce là sa perspicacité ombrageuse pour surprendre l'idée fondamentale dont s'anime la nouvelle civilisation, celle qui prétend être supérieure à celle des aïeux ...

On s'efforce d'opérer un bouleversement d'ordres. Une palingénésie. Une renaissance spirituelle par laquelle le Malgache finirait par acquiescer, s'assimiler et vivre cette conviction sacrilège que le respect de ses dieux, la divinisation de ses ancêtres, le culte idolatrique voué aux coutumes et aux traditions nationales, résultent, en dernière analyse, d'une fable ridicule, d'une aberration atavique, d'une conception grossière de son esprit à l'égard de la nature et de la réalité des choses. La lumière que l'Anglais et le Français se proposent de propager sur toute l'Ile, le rayonnement intense que promet leur secret, ne flamberont que sur la ruine des murailles primitives, sur l'écroulement des vieilles ténèbres.

Par celles-ci, l'étranger comprend surtout les rites, les pratiques, les cérémonies, toutes les prescriptions que la sagesse des ancêtres a légués à leurs descendants comme un héritage sacré, un bagage de sentiments et de pensées, un fruit savoureux que le Malgache doit sucer avec le lait sur le sein maternel et avec la pulpe des jours sur le giron de la vie. Arracher le Malgache à son état naturel et normal, lui ouvrir un horizon autre que le cercle limité de son île le transporter sur une hauteur où il n'y aura pas place pour ses mânes et ses lares, l'isoler de ses dieux, plonger ces derniers dans leurs nuits millénaires, les pourchasser, fugitifs sans temples et sans autels, dans les fentes des rochers, sous l'ombre des vallées, sur le silence des lacs, dans la solitude des collines, ces immuables témoins de leur morte grandeur, altérer enfin, même tuer la nationalité malgache, voilà comme se succède dans la pensée de la sombre princesse le diorama fabuleux des richesses et de la renaissance promises et apportées par l'étranger ! ... Horreur ...

En face de ce sacrilège, la païenne se dresse de toute sa hauteur. Elle se tord, couleuvre, ardente, sous la blessure et le « cinglement » de l'injure.

Elle se sent dévorée par la haine qui la tenaille. Elle se cambre, comme les femmes possédées, ses compagnes secrètes, dont elle partage, à certaines époques de l'année, les orgiaques saturnales dans le mystère de son palais ... Son indignation vomira une vindicte atroce et impitoyable. Piqué à vif, son cœur fera jaillir, à la manière d'un explosif, la volcanique fureur qui barre d'un seul trait rouge l'horizon de son règne.

Cette fois encore, la logique païenne triomphe : sa foi première se déchaîne et se démène. Nous en connaissons le résultat ; toute la vie de Ranavalona ne sera plus qu'un long acte de conscience. Oui ou non, a-t-elle accompli l'exigence de sa fameuse logique ? La réponse est terrible : une opposition irritée, entêtée à tout ce qui, d'une façon ou d'une autre favorise ou tend à féconder le plan étranger. Il faut le faire échouer à tout prix, lui asséner un de ces coups propres à le refouler au de là des mers « any an-dafy » enfin le tuer net. Car le verbe chéri dont la complaisance de Ranavalona aime détailler la conjugaison, c'est bien celui-là - tuer.

Au cours de mes recherches de documentation, je n'ai pu rencontrer un discours où cette souveraine ne scande, en un leitmotiv convulsif, le rythme brutal de ces deux syllabes, lourdes et brusques comme la lugubre réalité qu'elles évoquent : tuer. Aussitôt, j'en eus comme une révélation. Je saisis enfin le secret de Ranavalona. Ce qu'elle veut tuer, ce n'est ni l'étranger comme tel, ni ses propres sujets. Elle n'est pas cruelle ni sanguinaire par nature.

Il y a surtout les forces obscures du milieu : un être humain est toujours plus ou moins l'obligé, l'agent docile de l'ambiance et du climat où il se développe et respire. Il ne faut pas oublier, non plus, que Ranavalona est une femme : elle est plus exposée à se laisser faire par la pression de son entourage, surtout s'il faut encore compter que cette emprise pénètre, s'infilte dans l'âme par voie d'amour. Tous ses ministres en effet sont ses amants. Du lit à l'influence, toute discussion est d'étiquette.

En outre, le tumulte de la vengeance qui se déchaîne dans sa poitrine, l'élan de sa foi outragée, autant de raisons et de circonstances pour la rendre inhumaine. Elle entend avant tout, en tout et partout, étouffer, détruire tout sentiment de « axénosisme » (xenos) triomphant. L'irréremédiable défaite de l'idée étrangère, son avortement complet feront jusqu'à la mort l'objet des poursuites haineuses de Ranavalona, le point de mire où s'acharnent les flèches des lois, des décrets, des discours et des instructions aux Ambanilanitra.

Ranavalona inaugure une politique de xénélasie spirituelle. Radama rêva de relier entre elles les deux civilisations malgache et européenne. Ranavalona y voit plus que de la chimère : une impiété. Les deux civilisations sont incompatibles. L'une ne peut survivre au triomphe de l'autre. Or, la mort de celle-là ? C'est la chute de tout. L'effondrement des traditions, le naufrage sans appel des coutumes qui, jusqu'ici enferment la vie calme et monotone du Malgache comme d'une frontière de paix et de charme religieux.

A l'abandon des mœurs et des divinités locales s'ajoutera peut-être, et même sûrement, une catastrophe, la plus dure, la plus tragique celle-là : la décadence douloureuse de l'hégémonie hova qui se produira le jour, où perdant conscience de sa véritable entité, la nation aura ouvert les bras aux peuples d'Oure-Mer, renié peu à peu la for-

ce sacro-sainte des antiques constitutions du passé ...

Empêcher la réalisation de ces menaces, le problème de Ranavalona est là compris, et suspendu sur son axe. Les données en sont nettes. Leur mise en valeur donnera des résultats dont l'histoire malgache gardera pour toujours l'incomparable retentissement. Puisque Ranavalona redoute la brutale surprise, elle surprendra. Pour bien se défendre, il faut prendre l'offensive. Prendre l'offensive, ce n'est ni perdre le temps dans de vaines théories, ni traîner dans d'ineptes pourparlers. C'est s'élancer immédiatement. C'est provoquer la lutte ; c'est attaquer, c'est agir. Or, nous l'avons annoncé, toute action naît d'une réaction : agir signifie sortir d'un ancien état des choses pour poser dans un temps précis et sur un espace déterminé des effets nouveaux. Cette originale modalité par laquelle l'être sensible change de position on l'appelle réaction. Réaction, cela comprend le résultat d'un revirement mental, l'éclosion d'une nouvelle directive, destinée à remplacer ou à corroborer une discipline antécédente avérée inopérante. Ranavalona agira. Donc elle réagira.

(à suivre)

J. F. RABEMANANJARA.

CHANSON FUNÈBRE

Je veux un grand cercueil, fait du cœur d'un vieux chêne,
pour y mettre en pleurant le Rêve de mon cœur :
Hier encor il riait aux délices prochaines,
Et, maintenant, il dort, pour jamais, sous les fleurs,
Seul et dernier lambeau de nos amours lointaines

C'était un bel amour que celui-là, qui git
Dans l'Ecrin ténébreux qu'engloutira la terre;
C'était tout mon grand rêve et toute ma chimère,
Tout ce qui me faisait croire à Dieu sur la terre
C'était un bel amour et le Ciel me l'a pris ! . . .

Je veux un grand cercueil . . . Faites-le vaste et sombre;
Car il était si doux, mon bel amour parti ! . . .
Je veux qu'il dorme bien, si loin de moi, dans l'ombre
Pendant que j'irai seul, éperdu, dans la nuit
Amant inconsolé qui n'étreint plus qu'une ombre . . .

Polissez bien le bois, pour que son front pâli
Ne se blesse pas trop aux durs nœuds du vieux chêne,
Et puis, apportez-moi des lys et des verveines,
Des fleurs où perle encor la rosée des fontaines,
Pour qu'à mon pauvre mort j'en fasse un dernier lit.

Je veux un grand cercueil fait du cœur d'un vieux chêne
Pour y mettre pleurant mon bel ange aux yeux clos,
Puis, nous le porterons dans la forêt prochaine
Et, là, vous m'aidez, pour le dernier repos
A lui creuser un nid dans la terre inhumaine.

Enfin, vous jetterez le lourd et froid linceul
— mes mains trembleraient trop; j'aurais trop de souffrance —
Sur ce qui fut pour moi le Rêve et l'Espérance.

Et, quand ce sera fait, partez . . . laissez moi seul
Agoniser d'amour dans ma douleur immense ! . . .

H. BONNEMAISON.

Extrait des « *Chrysalides* ».

R E V E S

Pour S R

I

Je rêve d'une vierge au profil de mystère
dont les yeux inconnus neigent de bleus regrets.
Et fleur de sang penchée au puits de mon parterre
ses lèvres écloront de sanglotants secrets.

Elle m'aura baisé comme un frère distrait
dont le songe d'azur se fane sur la terre
Mon cœur jusqu'à la mort aura gardé ses traits
dans un rayonnement de beauté solitaire.

Elle m'aura caché dans sa virginité
et sous le lourd manteau des candeurs et des flammes
J'aurais vécu mille ans dans sa sérénité . . .

Quelquefois seulement, j'entendrai de ses blâmes
quand elle aura compris que trop longtemps mon âme
s'attarde sur ses seins pressant l'Eternité . . .

II

Je rêve d'un beau soir au bord d'un étang vert
où la verdure des joncs s'irise de sarcelles.
L'azur y baignera ses arrière-étincelles
comme des souvenirs dans l'onde découverts.

Les flots auront des fleurs d'écumes et d'éclairs.
Mon cœur qu'auront repris les ultimes parcelles
des amours oubliés au creux de la Nacelle
sentira le frôler le Songe enfui dans l'air . . .

Et des verts espaliers où pend le crépuscule
mes Doigts fins s'en iront au bout des nénuphars
cueillir le vert phosphorescent des libellules.

Mais j'y verrai bientôt sur l'horizon blafard
la Lune éparpiller en harmonie inerte
ses sanglots bleus d'argent au cil des moires vertes . . .

J. F. RABEMANANJARA

LA REVUE DES JEUNES

chez J.-J. Rabearivelo.

« Il vous attend depuis cinq heures et demie » ...

La voix de Madame Rabearivelo se perd, chantante et fondue, dans l'antichambre, et nous devance au bureau-bibliothèque de son mari, ainsi averti de notre présence.

Nous entrons. Des « Volumes » se bousculent à rangs pressés ; trois chaises attendent, comme impatientes et dépitées de notre léger retard ; sur la table, des papiers encore vierges où peut-être s'apprêtent à essaimer, « petites abeilles ailées de son » les rêves, les pensées secrètes du poète ; des feuilles noircies, raturées, des poèmes à corriger sans doute ou des vers à retoucher ; des livres ouverts où « vont explorer une forêt les yeux, le cœur, l'esprit, les songes ».

Le cadre vous enferme dans un austère « climat » littéraire et intellectuel : peut-être sera - ce le cénacle des jeunes auteurs malgaches, comme le fut pour les romantiques, le salon de Charles-Nodier ! Emergeant du tas de ces choses mortes ; à peine visible, M. Rabearivelo nous offre, de tout ce qu'il est, de longs cheveux en désordre et ondulés, un vaste front de cuivre, trop large pour sa taille de pygmée, de petits yeux mobiles, vifs, scrutateurs, d'où la profondeur du regard se dégage, loin des choses terrestres et matérielles, à la poursuite des chimères élues, des réalités « presque-songes », à l'affût de quelle harmonie « inaudible » qui ne se « Traduit » que dans le mystère de la Nuit ...

— Les trois fondateurs de la « *Revue des Jeunes* ». —

Le sourire vague qui accueille notre entrée devient paroles, se propage en échos clairs dans notre silence attentif et curieux ...

— Je vous félicite de votre belle initiative. Elle est hardie ; elle est louable. Votre premier numéro constitue un phénomène. Il promet. Suivez fidèlement votre programme : le tracé en est clair ; la Revue sera certainement appelée à un avenir de brillant succès. Rares sont ceux à qui E. B. consacre dans la « Tribune » des pages aussi flatteuses, comme il vient de faire à l'occasion et en l'honneur de la *Revue des Jeunes*.

— M. Rabearivelo, vous auriez bien l'amabilité de lui porter nos

remerciements qui veulent être aussi sincères que les lignes de son article. Si l'éloge dépasse le mérite de notre modeste production, nous aimons y discerner ce ton de haute sympathie dont un vieux « qui a été » jeune entoure la jeunesse. Ses conseils d'homme expérimenté nous touchent beaucoup : nous saurions en profiter. Mais d'ores et déjà, vous lui rassureriez que si la *Revue des Jeunes* se propose de faire ressortir, avant tout par la primauté du spirituel, la personnalité malgache, et qu'elle s'oppose radicalement à la « francisation intégrale », elle ne sera jamais anti-française.

Au contraire, par le maniement de la langue française à laquelle notre plume voudrait toujours faire honneur, la *Revue* s'efforce d'établir un lien social et moral, un pont de compréhension entre le Malgache et le Français.

— Oui, c'est bien cela. interrompt le poète, de sa voix timbrée, en fausse sourdine, haussée d'un demi-ton, comme sous la touche d'une révélation soudaine. Oui, c'est bien cela : établir un pont ; reste à nous maintenant de le fleurir.

Ici, je tiens à vous féliciter particulièrement ; nos idées se rencontrent : toute ma vie littéraire, je l'ai vouée et la consacre encore à ce but unique, seul méritoire à mes yeux : faire ressortir la personnalité de la race, revendiquer l'originalité de sa nation, tout en reconnaissant leurs valeurs éminentes aux ordres des choses établis. Du reste, agir ainsi ne dénote aucunement un esprit frondeur ni séditieux. Le mouvement que nous tentons, contribuera, pour sa modeste part, on peut l'espérer, à la gloire intellectuelle et social de la France.

Croyez-m'en, l'harmonie de la Mère-Patrie ressort de sa diversité même : la personnalité du Breton ne se confond pas avec celle du Marseillais ; l'âme du Lillois diffère de celle de l'Auvergnat ; la langue de Paris ne ressemble guère au patois du Languedoc ... Tenez, puisque nous en sommes à cette dernière province, un mouvement dont peut s'inspirer le nôtre, c'est celui qu'a inauguré l'auteur de *Mireille* ...

— Le poète provençal Mistral qui fut salué avec enthousiasme par Lamartine ?

— Lui-même. Nous pouvons nous réclamer des félibres. Le félibrige, en effet, part d'une idée pareille à la nôtre : les poètes provençaux et provinciaux s'animent de ce sentiment que la portion de terre où la Providence a voulu les placer dans l'ordre de l'existence et de la nature, doit ajouter un éclat nouveau, singulier, à la gloire du Tout national par l'apport de ses richesses profondes, unes et uniques.

Vous savez, c'est un devoir, une obligation de conscience de respecter d'imposer — bien entendu avec toute la délicatesse possible — sa propre personnalité. L'homme n'est vraiment homme que par là, il en tire sa vraie qualité, sui generis, elle qui consiste dans la pleine conscience de soi de sa dignité pour comprendre ce qu'on doit à autrui. C'est par la conscience de soi-même, par la perception de son « teo » individuel, de

son « teo » personnel qu'on atteint à l'individualité, qu'on distingue la personnalité des autres.

Pour ma part, je vous l'avoue, rien ne me pousse, avant tout, à signer mes œuvres que le souci du « Ra » - cette particule spécifique et honore aux yeux de l'Univers le pays unique d'où j'ai reçu mon origine et mon originalité . . . —

— C'est là, M. Rabearivelo, un beau geste que vos cadets dans la carrière se feront un honneur d'imiter, lance entre de grises fumées de de cigarette notre rédacteur en chef.

Le grand petit homme pose tour sur nous trois l'énigmatique éclair de ses yeux mobiles et voilés, auxquels, on serait tenté d'attribuer une précoce et symbolique myopie . . .

— Je ne signe que pour le Ra, continue-t-il vague, rêveur comme dans une vaine ébriété. Oui, pour le Ra . . . le reste . . . ! . . . La phrase s'achève, sur un geste qui ne laisse pas de doute sur la pensée intime du poète.

— S'il en est ainsi, M. Rabearivelo, comment appréciez-vous ce journal ?

D'un doigt, j'indique, juste plié et comme endormi sur la Revue des Jeunes de Madagaccar au titre noir, un journal au titre rouge. Hasard ou à dessein ?

Le poète répond à mon interrogation par un singulier pli de lèvres où l'ironie pétille, vite dissimulée sous ces mots : « Ah - celui-là ? » Il prend le journal.

— Oui, répété-je, journal, cet hebdomadaire, ce confrère Remarquez, j'insiste sur le presque anonymat du mot.

— Ce n'est pas sans raison, acquiesce notre rédacteur en chef toujours entre les bouffées incorrigibles du cigare. Pourquoi ne pas l'appeler de son vrai nom, au lieu de tous ces sobriquets !

— Gardez-vous en bien ! intervient le poète avec un sérieux déconcertant de pince sans rire.

Pourquoi donc ?

— Euh ! Seigneur ! vous lui ferez honneur, en le croquant !

— Toute la compagnie part d'un bon rire de franche gaité.

— Oui, recommencé-je, ce journal : l'envie me prend parfois de rem expressif qui mettrait à nu tout ce que je pense de l'honorable confrère : placer cette par trop mystérieuse appellation par un qualificatif plus

je n'ose pas. Mon éducation me retient, le degré de formation que j'ai reçue m'oblige à respecter — cette fois « *intégralement* » dans toute la plénitude de sens que cet adverbe comporte — à respecter intégralement le titre d'autrui.

— Vous voulez en venir à ceci, objecte le poète, que vous blâmez hautement l'attitude du confrère d'avoir porté atteinte au titre de votre Revue ?

— Tout à fait : a-t-il le droit d'agir de la sorte ? Notre Revue s'intitule « *Revue des jeunes de Madagascar* » et non pas seulement « *Revue des jeunes catholiques de Madagascar* » Catholiques, les fondateurs de la Revue : ils veulent l'être fièrement et dignement. Mais les lecteurs ne sont pas obligés de l'être. Alors . . . pourquoi ce déterminatif, ce « limitatif » ? Dépit ! Fureur ! Notre titre s'énonce pourtant très clair.

— Il peut se faire qu'en le voyant, on se sentit pris d'un certain malaise, plus ou moins difficile ou trop délicat à préciser, qui aurait pu frapper soudain notre confrère d'une myopie miraculeuse, au point de ne pouvoir plus lire exactement le beau titre de votre Revue.

— Dans tous les cas, M. Rabearivelo, je tiens à faire savoir aux graves tenants et nourrisseurs de notre confrère, qu'avant de se permettre de nous donner de haut la leçon, sous prétexte qu'ils ont acquis une longue « expérience de la vie », une bonne « connaissance » des hommes et des choses » (sic) je me permets de leur dire, sans malice ni forfanterie, d'ailleurs, qu'ils feraient bien de commencer par eux-mêmes à mettre en pratique tous les conseils, sages sans doute, qu'ils débitent.

« Former le caractère » ne peut signifier autre chose qu'éduquer ; la *Revue des Jeunes* a bien exposé dans son manifeste qu'elle se propose aussi ce but : on ne l'a pas assez compris. Or, la règle la plus élémentaire qui illustre l'éducation et la formation du caractère qui en découle comme un corollaire, c'est avant tout la politesse. Politesse, cela comprend respect de soi et d'autrui. Et quelque sentiment ou ressentiment qu'on éprouve à l'égard d'un ouvrage, la loyauté qui est un résultat immédiat de la bonne éducation, de la bonne formation du caractère, défend en quoi que ce soit, de changer un titre choisi, mis à jour aux vu et su du public.

De plus, le journal en question se targue souvent de parler juridique : ses hauts thuriféraires doivent imprimer au fer rouge dans leurs cerveaux, comme le titre de leur journal en caractère rouge — qu'ils ont là failli quelque peu à la loi : il serait bien facile de leur intenter une poursuite judiciaire qui leur « reformera — s'il ne l'était pas encore assez — le caractère ; car légalement ils n'ont aucun droit de changer, je le répète, pour que ce soit désormais bien compris — de changer même d'un iota le titre d'un ouvrage, selon la girouette capricieuse de leurs sentiments ou ressentiments personnels.

— Ne vous montrez pas ainsi plus dur que vous ne l'êtes, M. Rabemananjara.

— Seulement, je suis obligé de mettre les choses au point et au clair, et je le regrette d'autant plus vivement qu'il s'agit d'un journal tenu, sans doute par des « citoyens français » mais avant tout, des Malgaches comme nous, animés du même amour pour Madagascar et pour la France, que nous cherchons à unir de plus en plus par l'action de la presse Mais au juste, M. Rabearivelo, vous n'avez pas encore satisfait à ma question : que pensez-vous de ce journal ? —

Le poète le tourne, le retourne, et relevant un peu la tête, il verse dans mes yeux le rouge brun de raisin mûr de son regard :

— Ce que j'en pense ! — Entre un léger haussement d'épaules et avec une réticence voulue, trop vague peut-être, parce que trop claire.

— Ce que j'en pense ? Exactement ce que vous êtes en droit d'en penser vous même !

— Id est ?

— La « francisation intégrale » ne vous sourit pas ?

— Je ne m'y oppose pas, répond-il toujours plus réticent. Seulement, je trouve tout cela un peu ridicule, pour la bonne raison qu'à mon humble avis tout cela paraît pratiquement impossible, absurde . . . Intégrale ? mais des deux choses, l'une : ou l'on comprend ou l'on ne comprend pas le sens de ce terme.

— Alors un dilemme bien en règle ?

— Si l'on ne comprend pas le contenu profond de ce mot, à quoi bon ? Le point essentiel est là : « le reste est accessoire » Si oui, mais alors serait-on assez naïf pour croire jamais que la pigmentation malgache, par exemple, devienne, en vertu de quelque « miracle » vraiment « miraculeux », de la pigmentation française ! Vous le voyez, même scientifiquement, cela répugne au simple pinguis Minerva ! Semble-t-il, vaudrait-il encore mieux d'utiliser d'abord, avant celui d'absorption ou d'assimilation intégrale, le système d'association qui a fait déjà ses preuves dans plus d'un protectorat ou colonie française.

Association de sentiments et d'idées, d'intérêts et de culture. Or rien ne favorise autant ce mouvement que l'emploi de la langue, de la presse qui diffuse, de part et d'autre, les courants d'idées : et la *Revue des Jeunes* fera là une belle œuvre sociale, je précise, sociale, mais pas politique ; car en faisant revêtir la substance du spécifique malgache de la vraie forme française, plus ou moins variée, somptueuse et colorée selon les goûts, la Revue fera connaître par le fait même le Malgache comme tel, avec ses besoins, ses aspirations et son idéal. Connus, le Malgache sera aimé, et aimé comme il doit être, quand il se sentira aimé,

il aimera à son tour ; car ici le passif entraîne l'actif : être aimé veut dire aimer

— Comment trouvez-vous le dernier trait où l'article nous concernant accroche sa conclusion ?

— Malheureuse pantalonnade, lance-t-il, haussant un peu le ton et l'épaule.

Il fait un petit mouvement comme pour lire, plutôt pour déchiffrer ; car par malheur ou à dessein, la colonne qui nous a été réservée se détache des autres par une mise en caractères trop vague, une écriture ratée, ou râclée qu'on prendrait facilement pour des hiéroglyphes de quelque âge anté-biblique, difficiles à identifier . . .

Et la voix, dissipant mal l'arrière pointe d'une imperceptible raillerie, « vous permettez, s'enquiert-il pour l'édification de vos oreilles ? Alors, après un rapide regard à notre adresse, pour voir sans doute si nous étions là à écouter : » nous ne pouvons concevoir un nationalisme malgache dans un pays dont le statut légal ne comporte qu'une seule nationalité : la nationalité française ».

Voilà qui finit bien, conclut le poète en repliant soigneusement le respectable journal.

— Voilà aussi qui m'enrage, repliqué-je, cette affirmation trop brusque, par trop catégorique, et surtout, cette façon sournoise de me faire entrer dans un terrain où je ne voudrais à aucun prix mettre le pied.

— Au juste, reprend le poète, pourquoi, bon Dieu, parler de « nationalisme » au sujet d'une Revue qui se déclare simplement nationale ! Ne l'a-t-on pas discerné ? « nationale » et « nationaliste » ne constituent pas deux termes identiques ; ça fait tout de même deux choses qu'il faut distinguer !

— Peut-être n'est-on pas à même d'en saisir les nuances. Cet exercice se réclame de l'esprit de finesse : par malheur ou, si l'on veut, par bonheur, notre confrère fait montre sans doute, ou feint de faire croire qu'il possède plus d'esprit de géométrie que de finesse. C'est dommage !

— Du reste, voudrait atténuer le poète : il faut lui savoir gré : Pascal seul ose se flatter de maintenir sur le même équilibre ces deux phénomènes intellectuels. Mais Pascal est un génie, et le « confrère » je crois, n'a pas cette prétention.

— N'empêche, M. Rabearivelo. Il faut toujours savoir distinguer : la valeur d'une affirmation ressort des modes de distinction qui l'ont préparée. La distinction paraît, à mon humble avis, être la logique de la Logique : l'esprit est fait pour discerner, discriminer. Autrement, la fameuse boutade de Mgr d'Hults à la Chambre trouve toujours son écho et son actualité sous toutes les latitudes : « Qui ne distingue pas confond. » Cela s'impose davantage, et de rigueur, lorsqu'il s'agit d'un journal qui s'aventure à jongler avec les jeux complexes de la politique.

— Nontre ami en fait, c'est sans doute parce qu'on n'a assez distingué, qu'on a bouclé l'article qui vous concerne, par cette affirmation d'impuissance : « nous ne pourrons . . . »

— Je crois bien !

— Et peut-être aussi se serait-on flatté de nous intimider par ce vain et démiurgique sophisme émanant de quelque « crustacé » gidien ! On ne peut concevoir, nous déclare-t-on, un nationalisme malgache » dans un pays dont le statut légal ne comporte qu'une seule nationalité : la nationalité malgache ! » Allez-y voir ! Il faut distinguer. Et tout d'abord, que ce soit bien compris, une fois pour toutes que la Revue se proclame nationale, mais pas le moins du monde nationaliste. Mais à supposer, per absurdum, que nous ayons jamais avancé ce « nationalisme malgache » qu'on nous impute à tort et injustement, une distinction s'impose toujours. Où n'existe qu'un seul statut légal, ne comportant qu'une seule nationalité, là on ne peut concevoir en « théorie », secundum legem », une autre nationalité se superposant à la première : transeat. Tout esprit réfléchi l'admettrait volontiers ; car autrement de graves désordres politiques pourraient se produire. Et par la promulgation, le 14 septembre 1896, de la loi du 6 août de la même année, dans un article unique, Madagascar déclaré colonie française, l'Etat malgache n'existe plus : d'où l'on peut conclure, comme on l'a fait, que légalement tous les Malgaches sont des Français, parce que devenu français, leur pays ne comportant qu'une seule nationalité, la française, ne peut engendrer que de petits français.

Mais justement, ce sont-là, le « journal » doit le comprendre, des questions oiseuses, des étiquettes politiques que la Revue des Jeunes évite. La Revue des Jeunes ne revendique pas autre chose — comme toutes les provinces ou tous les départements qui constituent le Tout Familial français — que l'explicité, la singularité, la mise en relief du pays malgache, devenu nation française, dans le Tout divers et harmonieux du Grand Etat Français.

A travers ses productions morales, littéraires, intellectuelles, aussi bien que par son efflorescence économique et commerciale, Madagascar doit montrer sa personnalité profonde qui la distingue des autres colonies des autres départements qui forment, comme autant de pierres précieuses assemblées pour composer dans le rutillement de leurs éclats divers la grande mosaïque française, Madagascar doit se faire connaître par la voix et l'œuvre de ses enfants, comme la Bretagne par le poème d'un Brizeux la Provence par les chants d'un Mistral ou d'un Roumanille. Or tous les problèmes du temps présent, tous les mouvements qui préoccupent un peuple dans la courbe de son évolution, ont des affinités profondes avec le passé. Aussi pour bien faire comprendre l'âme, le génie malgache à travers les siècles, la *Revue des Jeunes* se passionne-t-elle autant à étudier les questions historiques qu'à suivre dans sa courbe l'évolution actuelle du Malgache.

— On vous reconnaît toujours à cette chaleur d'exposé, M. Rabema-

nanjara, la jeunesse en vous ne bouillonne pas moins que l'ardeur du tempérament côtier.

— Que voulez-vous ! M. Rabearivelo, il faut en finir avec ces questions délicates, ne laisser aucune équivoque sur l'œuvre de bien que la *Revue des Jeunes* désire accomplir dans le pays et enlever à certains cerveaux certains partis pris qui ne font pas honneur à la largeur de leurs jugements, car bon nombre d'esprits bornés prennent facilement pour des complexes politiques de simples questions sociales.

— Et maintenant, M. Rabearivelo, sans indiscretion, pourrions-nous vous interroger sur vos projets futurs ?

Le poète sourit, ouvre les dernières pages de la *Revue des Jeunes* : Tout d'abord, je tiens à remercier M. Rajemisa de la si compréhensive analyse qu'il a faite de mon « Traduit de la nuit » : je n'ai jamais été aussi compris. J'en suis non seulement flatté, mais aussi et surtout touché qu'un compatriote me

Le poète esquisse à l'adresse de notre rédacteur en chef un geste où se révèle le fond de son cœur.

— Dans « Traduit de la Nuit » vous annoncez un nouvel ouvrage ?

— Les Galets ?

— Oui.

Il composera avec un autre ouvrage, un poème qui paraîtra l'année prochaine sous le titre de : « Deux suites blanches comme lys ». —

— Paraît que vous préparez aussi un poème en Hispano-français ?

— On est en train de l'éditer sur un grand in folio à Rio de Janeiro.

— Pourquoi diable avez-vous appris la langue espagnole ?

— Pour être poète, il faut au moins posséder deux langues.

— Vous n'avez plus d'autres projets ?

— L'an prochain j'espère livrer au public un roman tout à fait malgache : « L'âme des Morts ». Une idée aussi m'a hanté depuis longtemps, une grande épopée basée sur quelque mythe malgache

Une chaude lecture de poème termine cette belle soirée vraiment littéraire, début, qui sait, d'un cercle où viendront se grouper pour échanger leurs vues les jeunes lettrés Malgaches.

Un nouveau Rabearivelo nous apparaît : tour à tour sa voix s'élève descend, fuit, meurt, vibrante de passion, troublante de volupté.

Les noms des auteurs favoris défilent avec l'émotion qu'ils prov.

quent : Anna de Noailles, Valmore, Valéry, Claudel, Mallarmé, Rimbaud, Fontainas, Griffin, Corbière, Laforgue, Verlaine, Moréas, Verhaeren, etc, et quelques poètes étrangers, inconnus pour nous, et qui correspondent avec notre ami.

Rabearivelo nous a parlé surtout, parmi ces derniers, d'une hispaniste distinguée, Mathilde Pomès, aux vers douloureux qui nous ont beaucoup émus.

Comme pour répondre au sympathique écho dont notre âme entoure l'ardente et mélancolique Ibérienne, le poète nous transmet gracieusement ce poème qu'il dédie à son amie, et dont les vers au murmure lent et frais semble une confidence d'alizé de minuit qui s'évade de la prison de nos collines :

A Mathilde Pomès

*Lent, si lent, le vent
Qui naît des collines ;
Lent, si lent, le vent
Qui trouble ce silence ;*

*Lent, si lent — qu'à peine
se dérangent les feuilles
en nids réunies
dans la paix des cimes,*

*et que le pollen
n'est encore que songes
de formes florales
aux pattes des abeilles . . .*

*Apaisante rupture
dans l'espace et le temps !
La vie est tout entière
sculptée en son ombre,*

*et je la découvre,
et je perçois — comme
entre deux sommeils —
ses fables, ses rêves.*

J. F. RABEMANANJARA.

ERRATUM. — A la première page du présent N°, à la 9^{ème} ligne, lire : « pour ce jeune confrère qui descend dans l'arène, ses félicitations et ses . . . »

Je vois l'Orient qui se trouble
en lui-même.

Il regarde ses antiques palais
crouler, ses vieux temples tomber
en poudre, et Il lève les yeux
comme pour chercher d'autres
grandeurs et un autre Dieu.

ROBERT FELICITE DE LAMENNAIS.